

Chemins de traverse - ItinErrances vidéographiques

## Ce qui vient à manquer

Marc Mercier

Numéro 160, décembre 2012, janvier 2013  
Apocalypse Now? Visions de fins du monde

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/68301ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Mercier, M. (2012). Ce qui vient à manquer. *24 images*, (160), 36–37.

# Ce qui vient à manquer

par Marc Mercier

UN MONDE (LE NÔTRE) AVEUGLE, ENGLOUTI sous des visuels, qui ne montre plus rien de lui-même. Un film (de Félix Guattari) qui n'a jamais été fait et qui nous manque comme si nous l'avions vu et tant aimé et perdu à jamais. Un autre (de Claire Savoie) qui a été fait et qui, à son insu, s'inscrit dans le prolongement du premier. Un geste d'image (comme on dirait d'amour) qui persiste et signe des images qui nous parlent avec toute la splendeur de leur fragilité.

**S**i les prisons, les hôpitaux (psychiatriques ou généralistes), les écoles... sont ce qu'ils sont, c'est-à-dire des machines de normalisation des corps et des affects, c'est parce que nous voulons qu'il en soit ainsi. Nous choisissons des représentants qui nomment des fonctionnaires qui appliquent des mesures conformes à ce que souhaite l'*opinion publique*. L'*opinion publique* est la part cachée, inavouée et inavouable, de nous-mêmes, mue par la peur de l'autre et de soi. Elle s'appelle aussi l'*audimat*, le *box-office*... et décide des films qui seront produits. Elle est le voile qui nous protège de voir. Elle rend inaccessible la porte d'un savoir dont on détient pourtant la clé (*Barbe-Bleue*) mais dont l'usage nous effraie tant la menace est tenace: derrière la porte se cache peut-être le *vrai* visage des gens que nous croyons aimer, le *vrai* visage des artistes qui nous font rêver, et pire que tout: notre *vrai* visage.

En renonçant à franchir le seuil de cette porte *fabuleuse* ou *fabulée*, nous renonçons à la *matière noire* qui constitue 70% de l'univers. L'art, sous toutes ses formes depuis la nuit des temps, n'a eu de cesse d'ouvrir nos sens à cet espace inconnu. En tolérant la métamorphose monstrueuse de sa valeur d'usage en valeur marchande, nous nous amputons des ailes qui nous détachaient des contingences aveuglantes d'un quotidien vidé de ses mystères, de ses passions débordantes.

Comment envisager un devenir (c'était le rôle du cinéma) quand on ne se donne plus les moyens de *dévisager* la réalité? N'osant répondre à cette inquiétante question, nous remettons nos aspirations à des institutions que nous voulons à notre image: sans visage. Sans possibilité d'envisager d'autres formes de relations entre les êtres que celles dictées par ce que Félix Guattari appelait le CMI (Capitalisme Mondial Intégré).

Pourquoi se contente-t-on du possible quand avec un effort de plus, on pourrait réaliser l'impossible? Nous connaissons ce célèbre cri du philosophe bourgeois Kierkegaard: «Du possible, sinon j'étouffe!» Surtout que rien d'essentiel ne change dans ma vie! C'est pour cela que des films subaquatiques ont tant de succès, *Le grand bleu*... Ils nous rassurent car ils nous replongent dans le ventre de nos mères ou dans les temps immémoriaux des origines de l'humanité. Ils nous inquiètent car nous nous y voyons couler dans un monde vidé de sens, dans un univers liquide. *Liquide* comme cet argent qui nous manque pour satisfaire nos besoins de consommation.



Collage réalisé pour le livre  
Un amour d'UIQ. Scénario pour un  
film qui manque, film imaginé par Félix Guattari

*Liquide* comme le capital qui circule dans les tuyaux des réseaux de communications virtuelles où nous sommes immergés. Bref, nous sommes *liquidés*. Et solitaires.

Nous vivons dans un monde où il n'y a plus d'*inter-faces*, mais des *interfaces* informatiques, ultimes territoires permettant des échanges et des interactions entre utilisateurs, déjà supplantées par des *interfaces* dites de *programmations* permettant des interactions entre plusieurs logiciels. Nous sommes ces logiciels.

Membres à part entière du CMI, nous (spectateurs) co-produisons les films que nous voulons bien voir, rejetant ceux qui ouvriraient nos yeux. Celui-ci, par exemple: *Un amour d'UIQ* de Félix Guattari. Nous

avons échappé à un désastre: voir la réalité (de nos désirs) en face.

Nous devons à Silvia Maglioni et Graeme Thomson d'avoir tout récemment porté à notre connaissance ce *Scénario pour un film qui manque*, écrit dans les années 1980, publié en 2012 par les Éditions Amsterdam. Le titre du film est proustien (*Un amour de Swann*) et sa destinée tout autant: *À la recherche du (scénario, du film...) temps perdu*.

Un film perdu avant même d'exister. Perdu d'avance comme l'« avance sur recettes » que le Centre National du Cinéma lui a refusée. Entre l'écrit et les images, il y a eu un court-circuit.

Et pour cause: le film ne parle que de cela, de perturbations des réseaux de communication.

Oui, c'est de la science-fiction: « On se demande toujours s'il n'existerait pas de la vie ou de l'intelligence sur d'autres planètes, quelque part dans les étoiles..., mais on ne se pose jamais de question sur l'infiniment petit..., peut-être que ça peut venir de ce côté-là, d'un univers encore plus petit que les atomes, les électrons, les quarks... ».

Et c'est ainsi que Guattari (avec la complicité du cinéaste américain Robert Kramer) imagine une entrée en contact avec une intelligence supérieure issue de l'Univers Infra-Quark (UIQ).

Un jour, les *aliens* vont se manifester en parasitant nos réseaux de communication, radio, télévision, ordinateur...

La première fois que l'UIQ se manifeste à la télévision, les images qui apparaissent sur l'écran sont décrites comme « brouillées »; puis on entend un commentaire sportif dans une langue d'Europe de l'Est, et « des images se succèdent, venant de toutes les chaînes mondiales; elles se superposent, les sons se mélangent... ». *Un zapping sculptural* qui fait bien évidemment penser aux œuvres d'art vidéo de Nam June Paik. L'art vidéo fut inventé par l'UIQ. Plus aucun doute.

Comme les vieux couples, à force de vivre ensemble les hommes et leurs machines ont fini par se ressembler. Les *aliens* d'UIQ vont alors pouvoir s'implanter dans les cerveaux et faire de nous des mutants. Notre disque dur cérébral mémorise tout à l'infini. Nous avons perdu notre dernier privilège: celui d'être mortels. Corps sans organes ni affects. Défigurés. Sans visage, sans

regard. Juste des cellules d'enregistrements de données.

Ce que Guattari perçoit dans les années 1980, c'est ce que nous vivons aujourd'hui. Un monde où règnent les visuels destinés à des êtres privés de regard. J'ai compris cela en visitant à Bangkok le *Correction Museum* qui relate l'histoire des prisons thaïlandaises. Une salle dédiée aux exécutions capitales avec en taille réelle (en carton-pâte) le bourreau qui pointe son fusil sur une cible dessinée sur un rideau dissimulant le condamné qui tourne le dos. La cible est à hauteur de cœur. Tirer (*to shoot*) sans voir le corps de l'autre. En anglais, ce verbe signifie *filmer*. Les guerres contemporaines sont l'alliance de la bombe et de l'écran informatique où n'apparaît que la transcription en *données* des cibles ennemies. Le monde civil est désormais copié sur celui des armées. Même les rencontres amoureuses se passent par écrans d'ordinateurs interposés. L'univers d'UIQ n'est plus un monde parallèle. Il est là.

Reste à inventer l'antidote. La poésie! Le seul langage (texte, son, image, danse...) capable de tenir à distance le virus de la dictature de la communication planétaire. Celui qui nous délie des réseaux. Une présence (poétique) non pas humanitaire (nous ne sommes pas des victimes), mais humaine (nous sommes des puissances), au cœur de la tragédie, là où ça bat encore. Là où ça perçoit encore des battements d'ailes, de cils, d'images.

Un battement au bord de l'abattement, *au bord de la crise de nerfs*, dirait Almodóvar à propos d'une femme. Je l'ai trouvé, ce film fragile qui défie le monstre. Il ne dure que 31 secondes: **Aujourd'hui (dates-vidéos): 17 juillet 2012 – 7 h 13** de Claire Savoie (Québec, 2012).

Un battement prélevé parmi 580 autres réalisés à ce jour: « De la série «Aujourd'hui (Dates-Vidéos) en continu depuis 2006.

Dans cet exercice de montage au quotidien, je cherche à atteindre une fluidité d'action comparable à celle qui sous-tend le geste d'écrire, de dessiner: tenter de se tenir au plus proche du moment de perception, et ce, à même les interstices fugaces de la conscience ».

Faisant référence au protocole de travail de l'artiste conceptuel On Kawara (*Date Paintings*), ce projet, entamé depuis le 5 février 2006 à 9 h 37, consiste en de courtes vidéos (de 4 secondes à 2 minutes) produites de façon quotidienne.

Le 17 juillet 2012, je l'ai reçue sur mon écran. L'artiste est au bord (gauche) de l'image, face à une fenêtre. Nous voyons le même paysage qu'elle: un toit et un arbre feuillu caressé par le vent. Sauf que nous, nous le voyons flou. La mise au point est sur la personne qui regarde. Sa chevelure. Est nette celle qui sait voir, celle qui porte le regard, qui n'est pas encore perturbée par les *aliens* d'UIQ. C'est une offrande aux spectateurs du film. Rester net, malgré tout.

En bas de l'image défile un texte qui pourrait être la retranscription des informations radiodiffusées. Ça parle de la violence des combats en Syrie. Des mots sans corps ni affects. Les nouvelles guerres sont sans image, sans organes.

Au cœur de l'image, sous la date (d'aujourd'hui), s'inscrivent ces mots: « Elle dit: vulnérable ».

Quelques secondes plus tard, cette autre parole: « Ce qui vient à manquer...répond-il ».

C'est tout.

Deux êtres se sont parlé. Se sont écoutés.

*Ce qui vient à manquer*, c'est quelque chose comme le film de Félix Guattari.

*Ce qui vient à manquer*, ce sont les vrais Syriens massacrés par Bachar al-Assad.

Trente et une secondes sans cible mais sensibles.

Rien à dire de plus. Tout est dit. Tout est montré. 📺



AUJOURD'HUI (DATES-VIDÉOS):  
17 JUILLET 2012 – 7 H 13  
de Claire Savoie